

Le travail des politiques : une mise en spectacle sous forme de jeu ?

Françoise Boursin

GRIPIC, CELSA – université Paris-Sorbonne

Étymologiquement, jeu a pour origine « jocus », qui signifie plaisanterie ou petite phrase, sens que l'on retrouve dans le mot anglais « joke ». Mais le mot latin de même sens « ludus » a donné en français « ludique » et les mots construits sur cette même racine.

Si l'on reprend les caractéristiques du jeu proposées par Roger Caillois¹, on en trouve six : « libre », « séparée », « incertaine », « improductive », « réglée », « fictive », et nous verrons qu'elles correspondent de quelque manière aux divers jeux politiques.

On constate en effet aujourd'hui une extension du phénomène du jeu dans la politique, sans que ce soit un fait complètement nouveau. Il faudra d'ailleurs que nous nous interroguions sur la réalité de cette extension : si l'approche ludique dans le cadre d'une émission à la coloration politique semblait impensable pour le Général De Gaulle en raison de sa stature de héros, et même de l'ensemble de la classe politique, à une époque où la concurrence entre les chaînes n'existait pas encore (la deuxième chaîne fut créée en 1964), et si cette hybridation s'est développée par la suite pour diverses raisons, la progression continue-t-elle aujourd'hui, et sous quelles formes ?

Un autre élément nous fait apparaître cette mise en spectacle sous forme de jeu comme omniprésente : c'est la manière dont on parle de la politique et des hommes politiques. Même si ce n'est pas le centre de notre sujet, il faut rappeler que la méta-

phore du jeu est présente dans de nombreuses expressions qui décrivent le métier politique. On peut dire que l'homme politique est un joueur : il *gagne* ou *perd* les élections, qui peuvent être considérées comme une forme de jeu, avec des règles contraignantes. Il joue dans le cadre des primaires : les *règles du jeu* sont différentes selon les partis, les époques et les pays, mais toujours strictes. Il *joue* son image, mesurée par des baromètres d'image, qui le font monter ou descendre selon les mois et selon ses actions et prestations. C'est de cette manière qu'un article de *Corse matin*² présente une photo qui met en scène trois présidents de la République, Valéry Giscard d'Estaing, Nicolas Sarkozy et François Hollande, avec ce titre « La politique, jeu d'échecs »... Les métaphores du jeu ne manquent pas dans ce domaine, mais nous n'insisterons pas davantage sur ce thème qui ne constitue pas le centre de notre sujet.

D'autre part, l'homme politique, ou l'institution politique, donne lieu à d'autres types de jeux, cette fois-ci au sens propre : en France, « Gagnez l'Élysée » fut l'un des jeux de société favoris pour Noël 2011. Aux États-Unis, Barack Obama a été le héros d'un jeu vidéo très prisé³.

Mais notre objet d'étude sera plus restreint : nous considérerons la mise en spectacle de l'homme politique dans des émissions télévisuelles, créations hybrides, à mi-chemin, avec des degrés variables, entre le jeu et la politique.

1 Roger Caillois, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1958.

2 « La politique, un jeu d'échecs ? », *Corsematin.com*, 2 février 2013.

3 *Millenium* (Actualités), 20 septembre 2012.

Dans notre problématique, nous nous demanderons comment l'homme et la femme politiques, personnages *a priori* sérieux, participent à ce genre d'émission et quels bénéfices ils pensent en retirer. Ce que gagne la chaîne est plus clair, car mesuré par l'audience. On peut supposer qu'il s'agit d'un moyen pédagogique, d'une volonté de proximité ou d'une recherche de popularité. Mais ces hypothèses méritent d'être approfondies.

Nous examinerons d'abord les différents types d'émission où le jeu intervient, de façon plus ou moins prononcée, puis nous essaierons de comprendre les raisons de ce mélange des genres, et de réfléchir sur les risques qu'implique cette incursion dans le monde du jeu.

Les différents types d'émissions

Il existe un certain nombre d'émissions à caractère de jeu qui invitent des hommes politiques, mais ce degré de jeu est variable. Pour mieux les distinguer, il est important de chercher quelques définitions. François Jost¹ se demande : « Comment tracer la frontière entre divertissement et jeu ? La langue définit le premier comme une activité qui détourne l'individu de ses problèmes essentiels (*di-vertere*, se détourner) et le second comme une activité qui contient en soi sa propre finalité par le plaisir qu'elle procure au joueur ». Pour le divertissement, on ne peut s'empêcher de penser à la redoutable « puissance trompeuse » qu'il devient chez Pascal. François Jost apporte une deuxième distinction : « le jeu repose sur un système de règles qu'il faut respecter sous peine d'être traité de tricheur, voire d'en être exclu ». La troisième distinction porte sur « l'obtention d'un gain. Le divertissement en tant que genre n'est tenu ni à une telle rigueur ni à un tel but ». De la même manière Laurence Leveneur² distingue le jeu, activité du monde ludique, du divertissement, qu'elle considère comme un spectacle.

Pour la clarté de notre étude, nous distinguerons trois catégories d'émissions : les

émissions politiques proprement dites, en principe sérieuses, mais qui comportent des règles très contraignantes de dispositif ; les émissions plus ludiques ou de divertissement, qu'on peut trouver sous le nom d'« infotainment » ou de talk-shows³, et dans lesquelles le ton de la connivence entre journaliste et homme politique déstabilise souvent ce dernier en le soumettant à un feu de questions plus ou moins embarrassantes. On peut enfin discerner une catégorie encore plus ludique, proche de *Questions pour un champion*, une sorte de quiz de culture générale où les candidats s'affrontent.

Pour chacune de ces catégories, nous proposerons plusieurs exemples et nous en analyserons un plus précisément.

Les émissions spécifiquement politiques

La première catégorie, celle des émissions politiques proprement dites, peut aujourd'hui être assimilée à un jeu, même si ce n'est pas la définition première de celles-ci. Au fur et à mesure des années, elles sont devenues de plus en plus sophistiquées dans leur organisation et dans la planification du temps. On peut citer les face-à-face présidentiels d'entre deux tours, dont les règles sont devenues de plus en plus rigides depuis le premier exercice du genre en 1974. Alors que Valéry Giscard d'Estaing menait l'exercice face à François Mitterrand, en obéissant peu à des contraintes strictes, depuis 1995, on a bien vu, avec le duel Chirac-Jospin, que le temps était compté à la seconde près, que les thèmes étaient fixés de manière très précise et que la règle du jeu absolue était de garder son calme. « Le premier qui tire est mort » était la norme qui guidait les deux adversaires. Et depuis, jusqu'au dernier face-à-face entre Nicolas Sarkozy et François Hollande, les règles ne se sont pas assouplies, au contraire. Les hommes politiques en général, les candidats à la présidence de la République en particulier savent bien que l'enjeu est fort, que « la spectacularisation (de ces débats) peut leur donner gloire ou indignité »⁴. Un échec à un débat présidentiel peut entraîner un

1 François Jost, *Comprendre la télévision*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 93.

2 Laurence Leveneur, *Les travestissements des jeux télévisés : histoire et analyse d'un genre protéiforme*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2009.

3 Pierre Leroux, Philippe Riutort, *La Politique sur un plateau*, Paris, Presses universitaires de France, 2013, p. 26-17.

4 Patrick Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005, p. 224.

échec ou un succès à l'élection, au moins pour une part : les participants en sont conscients quand ils participent à ce jeu cruel, leur entraînement intensif le montre. Nixon en a fait l'amère expérience en 1960 face à Kennedy, François Mitterrand face à Valéry Giscard d'Estaing en 1974 tandis que le succès s'est inversé en 1981.

En octobre 2011, les primaires socialistes sont très cadrées et minutées. Les six candidats en présence dans les trois premières émissions, François Hollande, Martine Aubry, Ségolène Royal, Arnaud Montebourg, Manuel Valls et Jean-Michel Baylet, sont debout derrière des pupitres et leur temps est compté, il apparaît sur le bas de ces pupitres ; les thèmes leur sont imposés dans un temps limité, ils ont un nombre précis de minutes pour se présenter au début et terminer par une conclusion à la fin. À la dernière émission, il n'y a plus que les deux finalistes, comme dans les programmes de jeux ou de télé-réalité, les autres ont été éliminés, et les règles imposées ne se sont pas assouplies. C'est la mise en scène des politiques qui permet de montrer leur vrai visage. On ne peut s'empêcher de penser au rôle du dispositif étudié par Michel Foucault et qu'Olivier Aïm¹ applique à la télé-réalité : « cette spécificité de la télé-réalité » peut s'appliquer à ce type de débat. Il s'agit d' « impliquer le regard des spectateurs, des spécialistes et des autres médias, à travers un jeu de places ». Dans ces primaires ouvertes, c'est sur la personnalité des champions que les électeurs vont voter, plus que sur leur programme, et le dispositif contraignant contribue à la dévoiler. Comme le rappelle Patrick Charaudeau², « les significations du discours politique sont façonnées et même renforcées, à la fois par le dispositif de la situation de communication et par ses acteurs ». Et il ajoute³ que ces débats « sont présentés comme des joutes oratoires, voire des spectacles de combats rhétoriques qui, au bout du compte, convertissent les opinions en jugements passionnels ».

Nous allons étudier de plus près l'organisation de l'émission politique de *France 2*,

1 Olivier Aïm, « Une télévision sous surveillance, Enjeux du panoptisme dans les dispositifs de télé-réalité », *Communication & Langages*, 141, 2004.

2 Patrick Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, op. cit., p. 40.

3 *Ibid.*, p. 219.

Des paroles et des actes, dirigée et animée par David Pujadas, en nous penchant plus particulièrement sur l'émission du 28 novembre 2013 qui, exceptionnellement, comportait deux invités, Pierre Moscovici, ministre des Finances, et Arnaud Montebourg, ministre du Redressement productif.

Comme toutes les émissions de cette série, qui ont succédé à *À vous de juger*, dirigée et animée par Arlette Chabot, cette séance de plus de deux heures est très structurée et met à l'épreuve la capacité de réaction des invités. Le thème de ce jour est « La France peut-elle s'en sortir ? ». Nathalie Saint-Cricq dresse d'abord un bref portrait de chacun des invités, qui doit réagir en expliquant son rôle par rapport à l'autre et réduire à néant, si possible, les allusions de David Pujadas à leur difficile coopération. Quand le journaliste les met en opposition dans leur fonction et leur personnalité, les ministres affirment qu'ils travaillent dans l'harmonie grâce à un partage des rôles efficace. Il les interroge sur trois thèmes : les emplois aidés, la nouvelle loi sur les retraites-chapeaux et la situation difficile de Pierre Moscovici face à l'initiative du Premier ministre de la remise à plat de la fiscalité. Le but est de les mettre en contradiction face à eux-mêmes et face à l'autre. Pendant ce temps, des tweets de téléspectateurs apparaissent à l'écran.

La phase suivante est constituée d'un dispositif complexe dans lequel Nathalie Saint-Cricq et François Lenglet, deux journalistes-piliers de l'émission, interrogent pendant trente minutes les deux ministres, sur des sujets techniques, tels que le chômage, les impôts, l'instabilité fiscale, l'écotaxe, en faisant assaut de chiffres et de schémas, sur les impôts, mais ils s'aventurent aussi parfois sur un aspect de la vie privée. Puis chacun des deux invités doit répondre à son contradicteur : Pierre Moscovici à Valérie Pécresse, ancien ministre du Budget de Nicolas Sarkozy, et Arnaud Montebourg à Denis Payre, entrepreneur qui s'est récemment lancé en politique et a créé un nouveau parti.

Après toutes ces épreuves, dûment chronométrées, trois autres journalistes jouent le rôle d'examineurs : Thomas Legrand, journaliste à *France Inter*, Guillaume Roquette, directeur de la rédaction du *Figaro Magazine*, et une journaliste étrangère, Michele Wiener, de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Quelques petites minutes

sont laissées aux invités pour faire une conclusion.

Ces trois émissions, même si elles ne sont pas affichées comme des jeux, en comportent de nombreux ingrédients : des règles strictes, une structure complexe, une manière de tester les capacités de réaction des candidats et leur charisme, tout autant que leurs idées sur tel ou tel sujet¹. Il faut ajouter à ces éléments l'existence d'un vainqueur et d'un vaincu, au moins dans les premières émissions citées, le face-à-face présidentiel et les débats pour les primaires. Pour *Des paroles et des actes*, il n'y a certes pas de vainqueur officiel, mais ce sont les jugements des examinateurs, l'audience et les commentaires du lendemain qui en tiennent lieu. Dans tous les cas, les héros ont affronté toutes sortes d'épreuves successives, un peu comme dans *Fort Boyard*, et ont révélé leur personnalité, ou tout au moins une partie de celle-ci. Ce sont leur *ethos* et le *pathos* mis en lumière dans leurs paroles qui feront d'eux des gagnants ou des perdants, plus que leur *logos*.

Les émissions de divertissement ou d'« infotainment »

Mais il existe des émissions beaucoup plus ludiques, dans lesquelles le ton de la connivence entre journaliste et homme politique déstabilise ce dernier, ou tout au moins le fait apparaître sous un jour différent de son image habituelle. Nous avons rappelé plus haut les définitions du divertissement, mais il convient d'y ajouter celle de l'« infotainment », présentée ainsi par François Jost² : « Un autre genre prête à discussion : le talk-show. Si celui-ci vise explicitement à débattre d'un problème du monde réel, certains ont évolué vers le jeu pur (comme *C'est mon choix*), d'autres s'en rapprochent, comme le suggère l'appellation américaine *infotainment*, mot-valise forgé à partir d'*information* et d'*entertainment* (divertissement) ».

Une émission déjà ancienne, *Questions à domicile*, effleurait cette idée : « Dès 1985, sur *TF1*,... le dispositif mêle une prise de parole explicite de journalistes spécialisés, (Pierre-Luc Séguillon, puis Jean-Marie Colombani avec la journaliste vedette de la

chaîne, Anne Sinclair) avec la recherche du dévoilement de la « personnalité » de l'invité politique »³. Le principe était d'interviewer des hommes ou femmes politiques chez eux, dans leur salon, en présence de leur famille, dans la toute première partie de l'émission : les questions étaient alors plus personnelles et faisaient apparaître un autre visage de l'interviewé. L'émission « laissait transparaître ce que pouvaient être ses goûts, ses plaisirs, ses habitudes de vie, s'il avait le sens de l'ordre ou non..., s'il aimait les animaux, la nature, les objets anciens ou modernes »⁴. On avançait ainsi sur le chemin de la *peoplisation*, même si le mot n'était pas encore utilisé.

Mais plusieurs émissions, toutes disparues aujourd'hui, appartenaient spécifiquement à ce genre de l'« infotainment ». On peut en citer quelques unes : *La méthode Cauet*, *On a tout essayé*, *Tout le monde en parle*, *On ne peut pas plaire à tout le monde*, *T'empêches tout le monde de dormir*. *La méthode Cauet*, animée par Sébastien Cauet, passait sur *TF1* le jeudi en deuxième partie de soirée, de 2003 à 2008. Les invités, surtout des acteurs et des chanteurs, mais aussi des hommes politiques, répondaient à un feu de questions, et leur sincérité était parfois testée grâce à un capteur cardiaque. Mais les questions finirent par susciter beaucoup de polémiques, et Nonce Paolini, PDG de *TF1*, la supprima après l'avoir qualifiée d'« émission un peu transgressive qui amuse les ados ».

On a tout essayé, émission animée par Laurent Ruquier sur *France 2* de 2000 à 2007, passait le mardi en deuxième partie de soirée, puis toute la semaine en prime time. En 2007, elle fut remplacée par *On n'a pas tout dit*, qui connut un destin éphémère. Le principe est de faire réagir les invités, hommes politiques ou acteurs, chanteurs... sur une photo, face à un imposteur, puis les faire jouer à des jeux simples tels que compléter une phrase ou attribuer des points à une personnalité de l'actualité.

Tout le monde en parle, sur *France 2*, animée par Thierry Ardisson, commença en 1991, mais prit vraiment la forme de talk-show en 1999, et disparut en juillet 2006. Le principe est de faire raconter leur vie à

1 Roger Caillois, *Les jeux et les hommes*, op. cit.

2 François Jost, *Comprendre la télévision*, op. cit., p. 101.

3 Pierre Leroux, Philippe Riutort, *La Politique sur un plateau*, op. cit., p. 14.

4 Patrick Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, op. cit., p. 116.

des politiques et des gens du spectacle, mais les questions deviennent de plus en plus provocantes, de plus en plus intimes et même sexuelles. Un *blind test* amène les invités à reconnaître l'interprète d'une chanson. Notons que si ce succès ne fut pas très durable en France, il fut adapté au Québec, au Liban, en Algérie et en Albanie. Et Laurent Ruquier anime de nouveau aujourd'hui une émission du même genre sur *France 2*, *On n'est pas couché*, avec Natacha Polony, intitulé talk-show, le samedi en deuxième partie de soirée, sur un ton plus consensuel.

On ne peut pas plaire à tout le monde, émission animée par Marc-Olivier Fogiel, passa sur *France 3* de 2000 à 2006, le vendredi soir puis le dimanche soir. Les invités sont divers, parfois hommes ou femmes politiques, mais ce talk-show devient de plus en plus polémique et il se termine sur un problème de condamnation pour injure raciale. *T'empêches tout le monde de dormir* succède à l'émission précédente sur *M6*, de 2006 à 2008 le mardi en deuxième partie de soirée, mais elle disparaît rapidement devant la faiblesse de l'audience.

Une émission de divertissement, de forme hybride, traverse les années : c'est *Vivement dimanche*, suivie de *Vivement dimanche prochain*, animée par Michel Drucker depuis 1998 sur *France 2*. Elle est organisée autour d'un invité principal, issu du monde du spectacle, des arts ou de la politique, et de nombreux autres invités sont conviés, représentant de multiples secteurs de la culture, du sport... ou de la politique. Le ton n'est jamais agressif, il règne une convivialité et une atmosphère sympathique entre l'animateur et tous ses invités. C'est ce que décrit Patrick Charaudeau¹ : « Apparaît un fait nouveau : des émissions de divertissement qui ne traitent pas de la vie politique, mais auxquelles se rendent les hommes et les femmes politiques. Ils se trouvent dans un lieu de familiarité publique et répondent à des questions qui concernent leur vie privée et même parfois leur vie intime. »

Prenons l'exemple de l'émission du dimanche 29 décembre 2013, où l'invitée principale était Anne Roumanoff, célèbre humoriste dont les sketches portent aussi bien sur la vie sociale et quotidienne que

sur le monde politique. L'invité de la dernière partie était Jean-Louis Debré, à l'occasion de la sortie de son dernier livre, *Françaises, Français, ces discours qui ont marqué la V^e République*, paru en octobre 2013 aux éditions de l'Archipel. Il s'agit donc d'un livre d'histoire politique, sérieux, écrit par un homme à la carrière impressionnante : ancien ministre de l'Intérieur, ancien président de l'Assemblée nationale, actuel président du Conseil constitutionnel. Comment expliquer la présence d'un tel personnage dans une émission ludique ? Michel Drucker, après avoir rappelé tous ses titres, le fait parler de son livre dont il donne un aperçu attrayant à partir de quelques discours et de quelques personnages. Mais l'animateur rappelle certains autres de ses talents, moins connus : auteur de romans policiers tels *Meurtre à l'Assemblée*, imitateur de talent ; il en fait la démonstration en se livrant à une imitation de Valéry Giscard d'Estaing. Le téléspectateur découvre qu'il est aussi un grand blagueur : il programme son portable avec une application et des sonneries spéciales qui lui permettent de faire croire qu'il a Angelina Jolie ou Barack Obama en ligne. Il nous apprend enfin que son rêve était de devenir comédien. Et il apparaît comme un homme qui s'intéresse à tout, et par exemple aux femmes qui ont « réveillé la France », selon son expression : Olympe de Gouges, Camille Claudel, Marie Curie. Il se montre passionné aussi par le personnage d'Yves Saint Laurent : Michel Drucker a invité les deux acteurs de la Comédie-Française qui vont jouer le rôle du couturier et de Pierre Bergé, Pierre Niney et Guillaume Galienne, dans un film qui va sortir quelques jours plus tard. Puis arrivent sur le plateau Michel Galabru et Martin Lamotte qui parlent de leur prochain spectacle. L'animateur met tout le monde à l'aise et fait découvrir des faces cachées et surprenantes de ce grand personnage politique qui se révèle plein d'un humour inattendu et dévoile donc ainsi une partie de sa personnalité, gardée secrète ou au moins méconnue. Ces séquences successives apparaissent comme une série de défis ou d'obstacles que l'homme politique doit franchir avec succès.

1 *Ibid.*, p. 225.

Un « vrai jeu »

Pour revenir à l'une des définitions proposées par Laurence Leveneur¹, trois ingrédients sont nécessaires : la participation de candidats sélectionnés sur certains critères, des règles connues des participants et des téléspectateurs, et un gain.

Dans le monde politique, on peut trouver des exemples ludiques et déroutants, hors de France. Le premier exemple a lieu en Belgique : il s'agit d'un jeu télévisé, mais « pas n'importe quel jeu télévisé, c'est LE jeu télévisé. Un véritable carton pour la VRT, la télévision publique flamande. Plus d'un million de téléspectateurs, un rendez-vous qui est davantage regardé qu'un journal télévisé. De quoi s'agit-il ? Une espèce de quiz de culture générale où les candidats s'affrontent sous l'œil d'un président de jury qui intervient en cas de contestation. Des questions sur la seconde guerre mondiale, le cinéma, la musique, les animaux. Bien sûr, quand on prétend désigner l'homme le plus malin du monde, il faut aussi un peu d'humour, c'est même un ressort de l'émission » dont le titre est « l'homme le plus intelligent du monde ».² À ce jeu, le président d'un grand parti flamand, le N-VA, Bart De Wever, est resté dix semaines, ce qui constitue le meilleur score obtenu par un homme politique. Herbert Van Rompuy n'a tenu que deux semaines, tandis que d'autres ont été éliminés dès la première semaine³.

Un deuxième exemple, anglais cette fois, peut paraître encore plus surprenant. Il est rapporté dans le blog de la députée⁴ Nadine Dorries, élue conservatrice à la Chambre des communes. Elle a décidé de participer à l'émission d'ITV *I'am a celebrity. Get me out of here* dans la jungle australienne. Il s'agit d'une série d'épreuves un peu comparables à celles de l'émission française *Koh-Lanta* : « plusieurs candidats briguent les votes de téléspectateurs en se livrant à des activités peu ragoutantes, comme par exemple manger des insectes. Menacée de suspension par le parti conservateur, qui con-

sidère qu'elle ne fera pas son travail de député pendant ce mois en Australie, elle persiste, parce que, dit-elle, « seize millions de personnes la regardent... Au lieu de rester entre eux discuter au Parlement, je pense que les députés feraient mieux d'aller à la rencontre des gens. » Elle a finalement été suspendue par le Parti conservateur.

Un troisième exemple, italien⁵, concerne une émission satirique nommée *Les hyènes show*, sur la télévision privée de Silvio Berlusconi, l'une des trois chaînes de Mediaset. Jean-Marc Morandini raconte que cinquante députés se sont fait piéger dans ce show destiné à révéler les turpitudes de la classe politique ; interrogés dans un premier temps sur le projet de budget, ils ont accepté d'avoir le front tamponné par un produit de maquillage qui était en réalité un test chimique détecteur de drogue. Or, ces tests se sont révélés positifs pour seize députés, douze au cannabis et quatre à la cocaïne. L'émission fut ensuite interdite par une autorité de contrôle.

Cet examen de différents types d'émissions, plus ou moins sérieuses, plus ou moins scabreuses, plus ou moins surprenantes, nous amène à nous poser des questions. On pourrait reprendre la phrase de Molière dans *Les Fourberies de Scapin* : « Mais qu'allait-il donc faire dans cette galère ? »

Motivations et dangers

Ces exemples d'émissions, où le jeu occupe une place inégale, nous amènent à réfléchir sur les motivations de l'homme ou de la femme politique quand ils se lancent dans cette aventure. Elles nous font aussi entrevoir les dangers qu'ils courent par cette intrusion dans le jeu et ce mélange des genres.

Motivations diverses

« Que vont-ils faire dans cette galère ? » La question mérite réflexion, mais on ne peut faire que des hypothèses de réponses. Ils peuvent accepter ces jeux par volonté pédagogique, par souci de proximité, par recherche de popularité ou pour d'autres raisons. Et il faudra se demander s'ils vont tous dans n'importe quelle galère.

1 Laurence Leveneur, *Les travestissements des jeux télévisés : histoire et analyse d'un genre protéiforme*, op.cit.

2 Fabrice Grosfilley, « Stratégie de Wever, mieux vaut un jeu télé qu'une émission politique », *Autre*, 24 novembre 2010.

3 *Ibid.*

4 WN.com

5 Jean-Marc Morandini, « L'émission interdite », *blog*.

La volonté pédagogique consisterait à faire mieux comprendre non seulement sa politique, mais aussi son métier souvent méconnu et décrié. Il ne faut pas oublier que dans un sondage d'il y a quelques années, le métier politique était classé avant-dernier, avant les prostituées, dans l'estime des citoyens. On peut donc comprendre le souci de se faire mieux considérer en expliquant son mode d'action. La volonté pédagogique apparaît clairement dans les grands débats très cadrés, au dispositif sophistiqué. Il s'agit aussi de simplifier : « L'homme politique doit chercher quel peut être le plus petit dénominateur commun des idées du groupe auquel il s'adresse, tout en s'interrogeant sur la manière de les présenter. »¹

Dans les face-à-face présidentiels, chacun des candidats veut faire comprendre au mieux ses positions sur le plan politique, économique et social, aussi bien que dans la politique étrangère, et il s'agit là de « *logos* » pour reprendre les catégories de la rhétorique aristotélicienne. Mais deux exemples soulignent combien le « *pathos* » et l'« *ethos* » interviennent aussi. Valéry Giscard d'Estaing lançant sa fameuse réplique à François Mitterrand en 1974 : « Monsieur Mitterrand, vous n'avez pas le monopole du cœur », jouait un fort joli coup pour remettre en cause la traditionnelle image de générosité de la gauche et embellir son propre « *ethos* » au détriment de son adversaire. Ségolène Royal s'illustra dans une émission de *TF1* pour la campagne de 2007, « J'ai une question à vous poser », comme le raconte Patrick Poivre d'Arvor² : « L'instant que chacun retint de cette émission, bien davantage que les propos de l'invitée, fut son geste à l'égard d'un handicapé en chaise roulante. Il venait de la questionner sur sa condition. Après avoir hésité un court instant et m'avoir interrogé du regard, elle se dirigea vers lui, lui tint la main et sut manifester une compassion délicate à observer dans un moment aussi empreint de tension. » Mieux vaut un bon « *pathos* » qu'une longue explication, même si certains commentateurs ont jugé qu'elle poussait le jeu un peu loin.

1 Patrick Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, op. cit., p. 75.

2 Patrick Poivre d'Arvor, *Seules les traces font rêver. Souvenirs et portraits*, Paris, Robert Laffont, 2013, p. 219.

Les émissions autour des primaires socialistes en 2011 reflètent bien aussi une volonté pédagogique à travers une présentation ludique. Les six candidats, puis les deux finalistes, auraient beaucoup ennuyé les récepteurs s'ils avaient tout simplement expliqué leur programme. La présentation scénique et le découpage du temps conçus par la chaîne permettaient de tenir les téléspectateurs en haleine, tandis que les candidats eux-mêmes, par leur capacité de répartie et de mise en difficulté de leurs adversaires, entretenaient l'intérêt des téléspectateurs en se mettant en scène.

Les grandes émissions politiques comme « Des paroles et des actes » obéissent à ce même type de ressort, et les invités se révèlent de bons ou de médiocres joueurs : ils savent plus ou moins habilement répondre aux critiques, aux mises en cause, ils sont plus ou moins capables de se mettre en scène. On a pu le constater dans l'émission étudiée plus haut où Pierre Moscovici et Arnaud Montebourg étaient invités. Ce que le téléspectateur juge, ce n'est pas, ou peu, la qualité et l'efficacité de la politique de l'un ou de l'autre, c'est leur habileté à répondre en déjouant les pièges, en se montrant crédibles et compétents face à leurs contradicteurs et face aux journalistes. Le gagnant au jeu n'est pas forcément le meilleur ministre, c'est celui qui s'adapte le mieux aux épreuves successives. Pourquoi les hommes politiques acceptent-ils donc d'aller dans ce type d'émission ? C'est le meilleur moyen de faire apprécier leur projet ou leur politique, il faut donc s'entraîner pour devenir un bon joueur. Cette attitude peut surprendre, mais déjà Pascal, dans *L'art d'agrèer*, explique comment il s'adapte à ses lecteurs, les libertins, en utilisant des arguments qui leur parlent pour leur démontrer l'existence de Dieu : le jeu et le pari.

On peut en partie retrouver cette volonté pédagogique dans les émissions de divertissement, mais il s'agit alors de montrer ce qu'est le métier politique. L'exemple de Jean-Louis Debré dans « Vivement dimanche prochain » fait apparaître la diversité de ses activités et sa connaissance du monde politique à travers la présentation de son livre sur les grands discours politiques. Mais la mise en lumière d'une proximité est bien aussi importante : l'émission permet de dévoiler un aspect beaucoup plus humain, ouvert, aux multiples intérêts et mul-

tiples talents. Le personnage austère ainsi mis en scène est adouci et valorisé.

Cependant, ce qui est vrai pour une émission de divertissement de bonne tenue l'est beaucoup moins pour les autres que nous avons envisagées. Il est vrai que les hommes politiques s'y sont rendus pendant plusieurs années, croyant probablement se montrer plus proches des citoyens en descendant de leur piédestal, et recouvrer ainsi une certaine popularité. Mais ils se sont trouvés parfois dans des situations difficiles où les animateurs faisaient de la surenchère, ils avaient l'impression de se donner à voir un peu crûment. Il est intéressant de noter que les quatre émissions de ce type que nous avons considérées, *La méthode Cauet*, *On a tout essayé*, *Tout le monde en parle* et *On ne peut pas plaire à tout le monde*, ont toutes disparu entre 2006 et 2008. On ne peut guère s'en étonner en lisant l'article de Daniel Schneidermann¹:

« Une émission chatoyante, multifacettes, polysémique, avec son lot d'inventions, de fulgurance, de malaise et de perversité, [...] une œuvre audiovisuelle majeure de la décennie écoulée, l'éloge de la partouze et de la coke, de la constatation navrée de la corruption universelle, qui devinrent ainsi, semaine après semaine, des axiomes indiscutables... Ardisson, jusqu'en juin dernier, était l'Intouchable. Philosophes, ministres, anciens ministres, candidats aux candidatures, sociologues, pamphlétaires, investigateurs, comploteurs, découvreurs de complots, directeurs de rédaction : pour tout auteur, un passage chez Ardisson faisait miroiter la promesse des plus étincelants succès. »

Si nous considérons enfin les motivations des politiques pour participer à des jeux basiques, sans aucune prétention intellectuelle, comme nous l'avons vu pour quelques cas étrangers, il est difficile d'y voir une volonté pédagogique, mais ce ne peut être qu'une recherche de popularité et de notoriété. Les intéressés le disent eux-mêmes. Fabrice Groffillez² explique bien la démarche de Bart De Wever : « À quelques encablures des élections, il s'est offert une pub gigantesque à une heure de grande écoute. Il ne s'agit pas de parler politique

ici, mais d'apparaître sympathique ; le genre d'opération où le candidat est d'office gagnant. » La députée britannique, Nadine Dorries, ne réagit pas différemment : elle affirme se prêter à ce jeu en Australie « parce que seize millions de personnes la regardent ». En étant plus indulgent, pour des émissions de jeux qui s'appuient sur des connaissances, on peut penser, comme Patrick Charaudeau³, qu'elles font appel à un « ethos d'intelligence » qui permet à l'homme politique d'apparaître comme « un honnête homme cultivé », qualité appréciée par les Français.

Les dangers

Proximité, notoriété, popularité : tout à gagner et rien à perdre ? Ce n'est pas si sûr, car les dangers guettent, et bien des hommes politiques, en France et à l'étranger, risquent de se brûler les ailes en volant trop près de la lumière. D'abord, en voulant être plus proche, en cherchant la popularité par la peoplisation, « l'« infotainment » traduirait la désacralisation de la politique et de ses acteurs par des courts-circuits, marqués par des indices tels que l'assouplissement des codes vestimentaires, un relâchement contrôlé et des questions déstabilisantes »⁴. Cette désacralisation comporte de gros risques. On peut dire, bien sûr, que les hommes politiques adaptent leur communication aux nouveaux usages, et qu'au temps de « Master Chef », « Top Chef », « La Meilleure Star » ou « The Voice », on ne peut plus s'adresser aux citoyens comme le faisait le général De Gaulle. Mais il y a sans doute des limites à ne pas franchir pour ne pas faire déchoir l'homme politique de son piédestal. A une époque où les politiques sont traités de politiciens, souvent méprisés, jugés plus concernés par leur propre intérêt que par l'intérêt général dans le meilleur des cas, « tous pourris » dans le pire des cas, il peut sembler dangereux d'aller trop loin dans les exigences de l'« infotainment » et des talk-shows bas de gamme. Mais il semble que les politiques français l'aient compris, étant soucieux de leur image.

De plus, s'il peut être intéressant de dévoiler sa personnalité au-delà de sa fonction

1 Daniel Schneidermann, « Paysage de l'après Ardisson », *Libération*, 29 septembre 2006.

2 Fabrice Groffillez, « Stratégie de Wever, mieux vaut un jeu télé qu'une émission politique », *art. cit.*

3 Patrick Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, *op. cit.*, p. 112.

4 Ioanna Vovou, « La politique comme un jeu télévisé », *Communication*, vol. 27/2, 2010, p. 123.

officielle, si certains regrettent que Jacques Chirac n'ait révélé que très tard sa passion et ses compétences dans les domaines de l'art asiatique et des arts premiers, ce n'est peut-être pas une raison pour jouer les histrions, ou pour se dévaloriser dans un domaine où l'on n'est pas forcément le meilleur. Un gendarme, interrogé le 2 janvier 2014, dans le cadre d'une émission où sévit le jeu du « ni oui ni non », sur les motivations de sa participation, disait que c'était un moyen de rendre plus humaine l'image des gendarmes. Ce qu'on peut comprendre dans ce cas semble plus discutable pour les hommes politiques. Le fait que Bart De Wever réponde bien à un quiz et Herbert Von Rompuy y réponde mal ne préjuge en rien de leurs compétences et capacités politiques. Mais en revanche, celui qui répond mal risque de perdre de la crédibilité dans son métier.

Les hommes politiques doivent bien sûr se faire comprendre des citoyens, et pour cela, se mettre en spectacle par le jeu et par le divertissement peut être un des moyens. Il ne faut pas cependant tomber dans les excès : entre l'art oratoire de De Gaulle et les émissions de Thierry Ardisson et Marc-Olivier Fogiel, ou pour aller plus loin, la télé-réalité d'un *Koh-Lanta* à la sauce anglaise, il y a une marge, avec des démarches possibles, souhaitables ou périlleuses. La communication ne doit pas devenir spectacle de cirque. S'il faut communiquer pour faire comprendre, il convient de préserver la cohérence de l'homme ou de la femme politique et de ne pas le dévoyer dans une recherche hasardeuse de proximité ou de popularité.

Bibliographie

Aïm Olivier, « Une télévision sous surveillance. Enjeux du panoptisme dans les dispositifs de télé-réalité », *Communication & Langages*, 141, 2004, p. 49-59

Caillois Roger, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1958, 384 p.

Charaudeau Patrick, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005, 255 p.

Jost François, *Comprendre la télévision*, Paris, Armand Colin, 2005, 128 p.

Leroux Pierre, Riutort Philippe, *La Politique sur un plateau*, Paris, Presses universitaires de France, 2013, 272 p.

Leveneur Laurence, *Les travestissements des jeux télévisés : histoire et analyse d'un genre protéiforme*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2009, 197 p.

Poivre d'Arvor Patrick, *Seules les traces font rêver. Souvenirs et portraits*, Paris, Robert Laffont, 2013, 369 p.

Vovou Ioanna, « La politique comme un jeu télévisé », *Communication*, vol. 27/2, 2010, p. 122-132

